

So Long, Marianne

Pierre-Luc Asselin

Numéro 133, avril 2012

Pour Leonard Cohen

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/66264ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Éditions Triptyque

ISSN

0225-1582 (imprimé)

1920-9363 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Asselin, P.-L. (2012). So Long, Marianne. *Moebius*, (133), 66–71.



PIERRE-LUC ASSELIN

So Long, Marianne

Le billet déchiré se retrouve au fond de sa poche, à côté de l'autre encore intact, jamais utilisé. Stéphane lui avait promis qu'il l'accompagnerait. Et elle, elle lui avait dit qu'elle irait, coûte que coûte, et que rien au monde ne lui ferait manquer ce spectacle. Rien. « Leonard Cohen à Québec, tu t'imagines, Steph? C'est la chance d'une vie!!! » Mais il n'est pas venu. « Je sais pu si ça me tente, Marianne. On devrait parler à la place... » Elle fixe encore la grosse femme au guichet, l'air de ne pas croire ce qui lui arrive. Qu'il ne soit pas avec elle ou qu'elle y soit enfin. Elle ne saurait dire.

— Ça va aller, madame ?

Marianne sort subitement de sa rêverie. Elle a les larmes aux yeux.

— Oui, oui, ça va, c'est juste que je suis tout énervée d'être ici...

Elle tente de cacher son malaise en frottant son visage du revers de la manche.

— Comme tout le monde, j'imagine...

Et la femme impatiente lui pointe la file qui s'étend à perte de vue derrière elle. Tous ces gens appariés parfaitement, deux à deux. En reprenant maladroitement son vieux sac à main kaki, déformé par les années, elle se dirige à pas réservés vers le parterre du Pavillon de la jeunesse, regardant autour d'elle dans l'espoir de le voir. Qu'il ait changé d'idée et qu'il soit ici. « T'es pas sérieux! Parler de quoi au juste? Tu veux pu venir? » Impossible, c'est elle qui a son billet. Ses billets. « Tu vois quelqu'un d'autre? » Elle avait réussi à être parmi les premiers en ligne. L'homme au bout du fil lui avait demandé avec sa voix sablonneuse quelle section elle désirait. Elle lui avait dit « la meilleure

possible, pour être le plus près de la scène». Les billets revenaient à plus de 250 dollars la paire. « C'est pas grave, avait-elle ajouté, je veux y aller, coûte que coûte. »

La salle bondée vibre sous le bourdonnement sourd des spectateurs qui n'en peuvent plus d'attendre. Elle tente tant bien que mal de contenir ses émotions. « Non, c'est pas ça, Marianne... » Elle en tremble. D'un tour d'horizon rapide, elle voit au travers du brouillard étouffant des *fog machines* les centaines de personnes qui attendent sur le bout des pieds, les yeux plissés et le menton pointant vers la scène en espérant être les premiers à voir la légende vivante arriver.

Les lumières s'éteignent enfin, laissant éclater les cris hystériques de la foule. Des fidèles acclamant leur gourou. Une seule lumière tamisée s'allume et fait taire instantanément les voix, donnant un air religieux à l'apparition presque divine. Un frisson lui traverse la nuque et se perd au bas de ses fesses. « C'est à propos de nous deux... » Sa vision se trouble. Marianne a de la difficulté à bien voir le chanteur qui se trouve enfin devant elle, un chapeau cachant ses yeux âgés et une guitare classique à la main. Un vieil homme tout frêle avec l'aura d'un titan.

Elle regrette d'avoir acheté cette cochonnerie au petit mec qui l'a abordée au coin de la 18^e. C'est de sa faute : elle a un look de cliente avec ses Doc Martin, ses vieux pantalons d'armée déchirés aux cuisses et son froc de jeans à capuchon qui cache tant bien que mal des cheveux rouges en bataille, un peu gras. Un look pour aller voir Metallica. Mais ce n'est pas le cas. Elle allait enfin voir son Leonard. Le type a sorti un petit sachet de sa veste de cuir noir, balafmée de zippers métalliques. « Cé trente piasses... » Tant pis, le moment était trop lourd pour le supporter seule. De plus, si Stéphane avait été avec elle, s'il avait daigné respecter son engagement, elle n'aurait pas sniffé ça ce soir. « Tu me niaises ? C'est quoi le problème ? On parlera après ! » C'était une promesse. « OK, Marianne... J'veis y penser, c'est promis... » Sa dose commence à faire effet en même temps qu'elle entend la voix feutrée entonner, plus mélancolique qu'à l'habitude, « Dance Me to the End of Love¹ ».

Debout parmi des centaines de spectateurs, elle se pince la peau de l'avant-bras pour garder le contact avec son corps et retarder le voyage dans lequel son esprit veut l'emporter. Elle regarde à sa gauche et voit le vide qui lui rappelle encore l'engagement brisé de Stéphane. « Arrange-toi pour que ça marche, Steph. Je te rappelle après la job. J'ai pas envie d'y aller seule... » Elle relève les yeux. À côté de la place vacante, un homme dans la cinquantaine a le regard plongé dans son décolleté. Elle l'envoie promener en refermant d'une main son blouson. « Fuck you! » Offusqué, il se retourne vers la scène, prenant la main de sa femme dans la sienne.

Marianne hallucine. La scène semble vivante sous le jeu de lumières, donnant l'illusion de respirer. Une chaleur l'enveloppe et la berce au rythme de la musique. Et puis vient LA chanson qu'elle a attendue des siècles, « So Long, Marianne² ». La chanson que son père lui avait fredonnée toute son enfance. Cette chanson qui lui a donné son prénom. Elle laisse les paroles la pénétrer et la remplir d'une chaleur qui comble son absence. « Stéphane? » Les larmes coulent. Elle qui avait tenté de les retenir depuis le début de la soirée. Elle se laisse bercer longtemps par cette chanson et par les autres qui suivent.

Elle avait raison, c'est tellement mieux en vrai qu'en DVD. En réalité, elle ne peut pas vraiment le savoir puisque celui que son père lui a offert pour son anniversaire, le dernier avant ses 30 ans, est encore dans son enveloppe de plastique. Stéphane l'avait harcelée pendant des semaines avant le spectacle pour qu'elle l'écoute. Elle avait essayé de lui expliquer qu'elle trouvait ça stérile. Pour apprécier un spectacle, les spectateurs doivent sentir la communion avec le chanteur... Il avait trouvé ça ridicule et elle, elle avait pleuré parce qu'il ne comprenait pas.

Son esprit lui joue des tours. Elle croit l'apercevoir à côté d'elle. Il aurait finalement tenu sa promesse et l'aurait rejointe ici, avant le premier rappel, pour la tenir dans ses bras lorsqu'ils entendraient les premières notes de « Hallelujah³ ». « Steph? Pourquoi tu me réponds pas? Pourquoi tu veux pas venir? » Il fallait être Cohen pour chanter cette chanson et personne d'autre. Lorsqu'il mourrait, plus personne ne pourrait la chanter. Ce serait

trop plastique, trop faux. En réalité, il ne fallait pas qu'il meure, elle n'aurait plus personne après.

À l'image de sa vie, les deux heures de show passent beaucoup trop vite. Elle ne peut croire que tout est déjà fini. Il faut maintenant penser à rentrer à l'appart, affronter la sale vie. Elle se lève rapidement avant le retour des lumières pour ne pas faire comme les fanatiques qui laissent passer les gens trop pressés, ceux qui, comme elle, ne prennent pas le temps de savourer ces derniers moments intimes partagés avec l'artiste. Pour ne pas se joindre aux groupies qui ne veulent pas quitter l'endroit, comme si Leonard allait sortir de l'arrière-scène pour leur faire signe de le suivre et qu'il les inviterait à prendre un café pour parler de ce qui va et ne va pas. C'est ridicule, elle le sait. En réalité, elle est pareille à tous ces fans fous à lier qui croient toujours que l'artiste ne chante que pour eux, que chaque chanson leur est adressée. Que l'homme mythique a saisi leur peine et a composé des paroles pour l'apaiser. Cette fois-ci pourtant, elle aimerait y croire.

En réalité, elle se cherche surtout une excuse pour ne pas rentrer. Au bout d'une dizaine de minutes de marche sous la bruine glaciale du mois de mai, son estomac lui rappelle qu'elle a sauté le souper. Il est près de minuit. Elle est toujours étourdie par le fix qui tarde à s'estomper. Faisant un détour de plus, elle s'arrête chez Ashton sur la 1^{ère} Avenue pour prendre une petite galvaude afin de calmer son imagination qui déraile. Elle ne supporte pas que le spectacle soit déjà terminé, que ce soit la dernière fois qu'elle le voyait. En même temps, engloutir toutes ces frites lui permet de retarder son retour à l'appart. « Bon, ça fait quinze fois que j'essaie de t'appeler. Tu décroches pas, pis tu retournes pas mes messages. Si tu prends celui-ci à temps, je vais t'attendre au coin de la 18^e. T'es mieux d'être-là, criss! »

Il est une heure du matin lorsqu'elle se décide enfin à rentrer. Au moment de franchir les dernières marches du deuxième palier, un petit goût acide lui monte dans la gorge. Elle ne doit pas être malade. C'est sûrement le truc trop gras qu'elle vient d'avalier. En réalité, elle sait bien que ce n'est pas ça. Elle prend les clés dans sa poche et sent les deux billets humides qui y sont encore, maintenant

tout froissés. Elle ouvre le loquet. Une fois à l'intérieur, le chat se faufile entre ses jambes, miaulant qu'il a faim. Elle hésite avant d'allumer et cherche à prolonger l'ambiance sombre et réconfortante du spectacle.

La lumière déchire la nuit, lui brûle les rétines et donne une teinte trop vive au vert du salon maintenant défiguré. La scène qu'elle avait repoussée toute la soirée est plus lourde qu'elle se l'était imaginée. Stéphane n'est pas là. N'est plus là. Seule une lettre repose sur la table : « Adieu Marianne ». Une petite enveloppe griffée de ces deux mots, perdue au milieu du chaos de l'appartement à moitié vidé. Marianne erre parmi les objets jonchant le sol, derniers spectres d'un départ précipité, mais peut-être réfléchi depuis longtemps.

Sans s'arrêter, Marianne s'empare de l'enveloppe et la jette à la poubelle. Elle ne l'ouvrira pas, pour ne pas pleurer. Pour ne pas être ridicule. Elle lui avait dit que ce spectacle était plus important que tout. Il n'a pas respecté sa parole. Il ne l'a pas attendue. Elle voulait y aller et rien ne l'en empêcherait. Rien. Coûte que coûte.

Notes

1. Leonard Cohen, « Dance Me to the End of Love », *Various Positions*, 1984.
2. Leonard Cohen, « So Long, Marianne », *Songs of Leonard Cohen*, 1967.
3. Leonard Cohen, « Hallelujah », *Various Positions*, 1984.